

vio et, si je puis dire, la présence. Il semble que l'histoire ait pour lui perdu ses lois de perspective. L'humanité et le christianisme se sont de telle façon rencontrés en cette âme, comme sur un sommet, que, malgré le lointain des âges, tout esprit chrétien se croit à ses pieds et se sent à son ombre. Il tient des apôtres en ce sens, et c'est toujours le plus contemporain des Pères.

Le devoir de tout esprit actif et militant, qui se préoccupe de l'avenir, est donc de puiser aux origines chrétiennes, et d'étudier les Pères qui, véritablement, sont nos Pères. Populariser la lecture de leurs ouvrages, rendre leur pensée et leur cœur accessibles à tous, et, soi-même, s'inspirer de leur souffle, lutter avec l'esprit comme Jacob, et trouver des forces dans cette fatigue féconde, les étudier et les traduire ; c'est l'œuvre de vie, l'œuvre de charité intellectuelle. M. Moreau l'a compris : en homme de cœur qui va droit au plus redoutable, il a saisi saint Augustin, et nous donne d'abord ses immortelles *Confessions*. Si jamais le succès a justifié l'audace, c'est bien cette fois : l'évêque d'Hippone a passé tout entier dans notre langue ; l'esprit, le mouvement, la passion, la subtilité, les allures du penseur et de l'écrivain, et parfois ses étrangetés africaines ; rien n'y manque. Pas de ces langueurs, de cette gêne, de ces rayons incolores qui ont péniblement traversé un milieu opaque, rien de la seconde main glaciale du traducteur. Le français a la saveur même du latin, et ce goût de terroir va parfaitement au français. N'en est-il pas des langues comme des sociétés ? Retrempez-les à leur source, elles en sortent vivantes et rajeunies. Citons quelques unes de ces belles pages.

C'est le tableau des derniers combats de saint Augustin dans la crise décisive de sa conversion.

« Ainsi je souffrais et je me torturais, m'accusant moi-même avec une amertume inconnue, me retournant et me roulant dans mes liens, jusqu'à ce que j'eusse rompu tout entière cette chaîne qui ne me retenait plus que par un faible anneau, mais qui me retenait pourtant. Et vous me pressiez, Seigneur, au plus secret de mon âme, et votre sévère miséricorde me flagellait à coups redoublés et de crainte et de honte, pour prévenir une langueur nouvelle qui, retardant la rupture de ce faible et dernier chaînon, lui rendrait une nouvelle force d'étreinte.

« Car je me disais au dedans de moi : Allons ! allons ! point de retard ! et mon cœur suivait déjà ma parole ; et j'allais agir et je n'agissais pas. Et je ne retombais pas dans l'abîme de ma vie passée, mais j'étais debout sur le bord, et je respirais. Et puis je faisais effort, et pour arriver, atteindre, tenir, il s'en